

# UN PIANO SUR LE DOS



ELSA ERRACK



Elsa ERRACK

Un piano sur le dos

© Elsa ERRACK, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3294-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Me voilà menant une existence bruyante, étourdissante, agitée, peuplée de milliers de distractions, toutes choses pour lesquelles j'ai la plus profonde antipathie et auxquelles me condamne ma carrière de virtuose nomade.*

*Ballotté de gare en gare, d'auberge en auberge et me trouvant plus loin que jamais de la fin du voyage...*

Louis Moreau Gottschalk, extraits de son journal.

# Préface

Louis Moreau Gottschalk était à son époque un musicien mondialement célèbre. Aujourd'hui il n'est plus considéré comme un compositeur majeur et ses œuvres sont peu connues. Il a laissé environ trois cents compositions. Sa musique a été jouée jusqu'au début du XXe siècle, puis peu à peu est tombée dans l'oubli.

Cependant Louis Moreau Gottschalk a eu une grande influence sur certains compositeurs. Il est notamment considéré comme le précurseur du ragtime<sup>1</sup>. Certaines de ses compositions caribéennes comme « Ojos Criollos<sup>2</sup> », « Pasquinade », « Souvenir de Porto Rico » et aussi « Le Banjo », annoncent les premiers accents de ce style pianistique très syncopé et rapide. Le ragtime mêle au folklore afro-américain des influences européennes. Il est une des sources du jazz. Scott Joplin, auteur de « Maple Leaf Rag<sup>3</sup> » (1899), l'une des plus célèbres compositions de ragtime pour piano, avait entendu les œuvres de L.M. Gottschalk et s'en est inspiré.

## Quelques œuvres de Louis Moreau Gottschalk à écouter.

- « Le Banjo » fantaisie grotesque (1853).

<https://www.youtube.com/watch?v=BUpfagdPZJk> L'interprétation de Matt Herskowitz est époustouflante !

- « Ojos criollos » danse cubaine (1859).

<https://www.youtube.com/watch?v=bnB2crhTtws> par Eugène List, pianiste qui a enregistré de très nombreuses œuvres de L.M. Gottschalk.

- « La nuit des Tropiques » symphonie (1858-59).

[https://www.youtube.com/watch?v=45bqK\\_MRHZM](https://www.youtube.com/watch?v=45bqK_MRHZM) par Richard Rosenberg avec l'orchestre de Caracas, Venezuela.

- « La Grande Tarentelle » (1868), pour piano et orchestre. Elle connut un grand succès longtemps après la mort de L.M. Gottschalk.

<https://www.youtube.com/watch?v=N7B9x-Tf45Y>

## Sources et documents consultés :

- Le journal de L.M. Gottschalk écrit en français, retranscrit dans le livre « Les voyages extraordinaires de L. Moreau Gottschalk, pianiste et aventurier » de S. Berthier. Editions Favre 1985. Tous les extraits du journal de L.M.

Gottschalk cités dans ce roman proviennent de ce livre.

- Certaines lettres du compositeur, à retrouver sur le site [www.gottschalk.fr](http://www.gottschalk.fr)

- « Louis Moreau Gottschalk » de S. Frederick Starr. University of Illinois Press, 2000.

- « Le pianiste voyageur (la vie trépidante de Louis Moreau Gottschalk) » de Catherine Sauvat. Payot, 2011.

- Plusieurs sites, notamment : [www.gottschalk.fr](http://www.gottschalk.fr) très complet, il propose des éléments biographiques, des photos et une présentation détaillée de toutes les œuvres du musicien.

## Prélude

### Chères Tropiques

« Hommage à notre défunt et éternellement regretté Louis Moreau Gottschalk. Le barde des Tropiques n'est plus ! »

*Je vais essayer d'éloigner les journaux de monsieur. Sinon, il va être désolé d'apprendre qu'il est mort à nouveau. Il va encore vouloir écrire tout un tas de lettres pour dire qu'il est bien vivant. La dernière fois on l'avait fait mourir d'une mauvaise fièvre, aujourd'hui, c'est d'une rupture d'anévrisme. Je vais me hâter de le retrouver, les médecins sont peut-être revenus auprès de lui pour lui faire subir leurs tortures. Si je ne les éloignais pas constamment, ils l'auraient sans doute déjà achevé. On les croirait tout droit sortis d'une pièce de Molière, avec leurs sangsues, leurs saignées et leurs bains bouillants. Il faut dire aussi que monsieur ne se ménage pas alors qu'il a une santé plutôt fragile. Pour préparer ce concert monstre au Tacón, il a tellement travaillé ! Il n'en dormait plus que deux ou trois heures par nuit. Ce n'est pas étonnant qu'il soit tombé gravement malade.*

— Monsieur n'est pas raisonnable ! Sortir si vite du lit ! Alors que vous tenez à peine debout.

— Mon bon Firmin, il faut bien que je m'y remette, ces concerts de la saison prochaine ne se prépareront pas tout seuls.

— Monsieur ne peut-il pas en laisser le soin à son ami, M. Espadero ?

— Nicolás joue à la perfection mais serait incapable d'organiser un tel évènement. Pourquoi essaies-tu de cacher ces journaux ? Ah, je vois, ils annoncent la funeste nouvelle... Donne-les-moi, de toute façon, tu sais bien que je vais en prendre connaissance.

Moreau<sup>4</sup> jeta un œil sur le premier.

— Hum, en voilà une belle oraison funèbre, je la garderai ; tout comme l'illustration, elle est romantique à souhait. Je vais encore devoir rassurer tous mes admirateurs, d'Europe ou d'Amérique. Mais pour lors, je vais me remettre à mon opéra. Apporte-moi un café... et aussi quelque-chose à manger, j'ai à nouveau un peu faim. Heureusement, car je suis devenu si maigre que je me suis fait peur en me regardant dans le miroir ! J'ai cru voir un fantôme ou un zombi comme l'on dit par ici !

— Que monsieur ne parle pas ainsi aussi légèrement, répliqua aussitôt Firmin en se signant trois fois.

— Bien, bien, ne fais pas cette tête. Et tiens, fais-moi préparer un plantain frit.

— Monsieur ne veut pas quelque-chose de plus léger plutôt, je sais que vous aimez beaucoup ce plat mais je crois qu'une petite soupe de pois boucoussou et une décoction de moringa seraient préférables. Je vous fais apporter ça tout de suite, monsieur.

— Tu sais bien que je n'aime pas les pois bou...

Firmin était déjà sorti de la pièce. Moreau se résigna. Son domestique lui était étonnamment dévoué et s'occupait de lui comme d'un bibelot chinois mais il n'en faisait souvent qu'à sa tête. Il ne regrettait pourtant pas de l'avoir engagé, car même s'il n'était pas dénué d'excentricités, il était doué d'un très solide sens pratique et faisait preuve d'une extraordinaire ingéniosité. Il l'avait rencontré à la Guadeloupe l'année précédente. C'était juste après qu'il ait quitté l'île de Saint Thomas pour échapper à l'épidémie de fièvre jaune qui y sévissait et un séjour étourdissant à la Martinique. Il y avait connu là un triomphe, lors de son concert donné en clôture de la fête organisée pour l'inauguration d'une statue de l'impératrice Joséphine à Fort-de-France. Cela faisait déjà quatre ans qu'il bourlinguait dans les Antilles, allant d'une île à l'autre au gré de ses envies, volant de succès en succès. Fêté, applaudi, célébré, chanté partout où il passait, réclamé par des publics enthousiastes qui l'appréciaient autant pour sa virtuosité de pianiste et ses compositions brillantes que pour ses qualités humaines. Il aimait tant ces îles qu'il pensait ne jamais les quitter. Tout lui plaisait aux Antilles, absolument tout. Les rues pleines de soleil, les vêtements colorés, la douceur des mœurs, les mélodies créoles, les jolies filles au regard langoureux, la cuisine, la nature sauvage et splendide, toute une ambiance qui lui rappelait sa Louisiane natale. Depuis ce printemps 1860, il s'était à nouveau installé à La Havane, ville qu'il connaissait bien et appréciait particulièrement. Il y avait retrouvé de nombreux amis et comme toujours, y avait été accueilli à bras ouverts par la population.

Il se replongea dans l'écriture de l'acte I de son « Amalia Warden ». Il ne parvenait pas à le finir. Il buttait sur un dialogue entre la soprano, Amalia, et le roi de Suède, un ténor. *Avec cette interruption aussi... cela fait... quatre, non, cinq semaines que j'ai été cloué au lit. Et puis maintenant que j'ai accepté de diriger la troupe du Tacón, je ne vais plus avoir une minute à moi. Bah, cette compagnie d'opéra... pas ce que j'aurais voulu... il faut dire aussi avec toutes ces sombres intrigues entre imprésarios. Il y a bien quelques solistes, les Français et les Italiens surtout, qui sont de bon niveau, mais les chœurs ! Je*



*crois que jamais je n'arriverai à rien de bon avec de tels chœurs. Surtout ceux de femmes... qui sont laides avec ça ! Ce n'est pourtant pas difficile de trouver de belles femmes dans ce pays !* Firmin revint avec la soupe et l'infusion. Une odeur poivrée emplît la pièce. Comme on venait de frapper à la porte, il alla ouvrir. C'était Nicolás Ruiz Espadero, un vieil ami de Moreau. Firmin hésita un peu avant de le faire entrer car malgré les injonctions de son maître, il pensait que cette visite allait le fatiguer.

— Ce n'est peut-être pas bien raisonnable, monsieur, vous devriez plutôt vous reposer !

Nicolás, petit homme discret, à la barbe et à la tenue très soignées, n'osait presque pas entrer. Tout à l'inverse de Moreau, c'était un casanier solitaire. Il posa son doux regard bienveillant sur son ami.

— Je ne veux pas te déranger. Ta santé s'est-elle rétablie ? Il y a encore deux jours tu étais bien mal. Tu m'as à peine reconnu.

— Eh ! Comme tu le vois ! Et me voilà à nouveau attelé à la tâche. Paludisme, dysenterie et cohortes de médecins n'ont pas encore eu raison de moi !

— Tu devrais épargner tes forces. J'ai vraiment eu peur pour toi. Cette fois, j'ai bien cru...

— Moi aussi, j'ai bien cru ma dernière heure arrivée. Mais grâce aux bons soins de Firmin, j'en ai réchappé.

Le regard de Nicolás tomba sur la pile de journaux.

— Oh ! Tu as lu... Tu es donc au courant...

Moreau se mit à rire.

— Ne t'inquiètes donc pas, ce n'est pas la première fois que les journaux m'enterrent.

— Non, ce n'était pas pour cela. Mais... donc... tu n'as pas lu l'article ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, c'est, enfin... je ne sais pas si...

— Parle donc, allons ! Inutile de tourner autour du pot !

Moreau était effondré. Verdi venait de donner son « Bal masqué », qui avait justement pour thème celui de son « Amalia Warden ». S'il ne l'avait pas su à Rome, il aurait cru que Verdi s'était introduit chez lui afin de l'espionner. En fait ils s'étaient tous deux inspirés du livret d'Eugène Scribe. *Tous ces efforts pour rien. Toutes ces heures perdues.* Il tenta malgré tout de faire bonne figure devant Nicolás, promettant de créer une autre œuvre dès que possible. D'autant que le Tacón lui avait alloué un beau budget pour produire ses propres opéras. Il pensait

toutefois que ce ne lui serait pas facile, jamais pour l'instant il n'avait réussi à dépasser le second acte d'aucun.

Pourtant, il en avait composé des œuvres, depuis qu'il était dans ses chères Antilles. Même si la multitude de projets qu'il avait en tête ne s'étaient pas tous concrétisés, il avait énormément écrit, pour le piano seul surtout, des mazurkas, des polkas, des danses dont ses « Ojos Criollos » tant plébiscités, puis une symphonie, « La nuit des Tropiques », et cédant à la mode de l'époque, nombre de transcriptions d'airs célèbres telle sa « Grande Fantaisie triomphale ». Comme d'habitude il s'était inspiré d'airs locaux qui l'avaient charmé. Il les avait intégrés à ses compositions en les réinterprétant à sa façon. Depuis son enfance il avait toujours agi ainsi. Dès qu'il était impressionné par de nouvelles sonorités, il les mémorisait puis les reproduisait au piano. Que ce soit un air de « Robert le Diable » entendu à l'opéra où sa mère l'avait emmené alors qu'il avait trois ans, ou bien les tam-tam des esclaves qui dansaient au square Congo de La Nouvelle Orléans. Puis venaient des variations, des improvisations, auxquelles son imagination insufflait des idées neuves afin de créer une œuvre totalement originale. Depuis qu'il voyageait sa curiosité ne l'avait pas quitté. Dès qu'il arrivait dans un pays nouveau, il s'imprégnait de son paysage musical pour en retranscrire les couleurs. Tout l'inspirait. Les trilles d'un oiseau, la chanson d'un maçon, la berceuse fredonnée par une lavandière comme la ballade ou le nocturne d'un compositeur célèbre entendu dans un salon des plus chics. Nourri de toutes ces influences, naissaient sous ses doigts des compositions atypiques, dont les rythmes nouveaux surprenaient ses auditeurs.

Par contre, pour pouvoir écrire un opéra en entier, il lui aurait fallu plus de temps et de calme.

Il reprit sur un ton qu'il voulut enjoué :

— Allez, oublions cela. Je vais te montrer le programme que je prévois pour la saison prochaine.

Moreau commença à se lever, mais comme il sentit que la tête lui tournait, il demanda à Nicolás de s'emparer des papiers qui étaient sur la table de son bureau.

— Voilà. Tu vas sans doute être surpris. J'ai décidé, comme je te l'avais dit d'ailleurs avant ma maladie, de présenter des œuvres plus... classiques. J'ai donc choisi « Le jeune Henri » d'Etienne Méhul, le « Freischütz » de Weber, et « Le Barbier de Séville » pour la veille de Noël. Oh, il va falloir beaucoup de travail, car chanteurs et orchestre ne sont pas prêts - surtout ces chœurs de